

Lise Gervais À la galerie de Montréal

Number 59, Summer 1970

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58077ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1970). Lise Gervais : à la galerie de Montréal. *Vie des arts*, (59), 60–61.



D'immense fonds blancs sur lesquels des taches de couleur: orange, rouge, vert, jaune, bleu, rose, violet, ... l'éclat d'une lumière violente organisée selon le rythme intérieur de Lise Gervais.

Q.—Oeuvres récentes après un silence de quatre ans, pourquoi?

R.—Il est vrai que ma dernière exposition remonte à 1966. Cette dernière périoie fut un repos face à l'huile que je travaillais depuis dix ans. En 1967, je m'attaquais à la sculpture. Les problèmes changeaient d'aspect: une troisième dimension s'ouvrait.

Q.—Comment avez-vous été amenée à aborder la sculpture?

R.—J'avais exécuté deux décors de ballet pour le groupe de la Place Royale dirigé par Jeanne Renaud. C'était une immense toile de scène de 50 pieds sur 15, sur une musique de Tremblay, et une sculpture en broche de 14 pieds, sur une musique de Stockausen. C'est alors que j'ai modelé de petites pièces dans mon atelier.

Q.—Vous sentiez-vous en accord avec

LISE GERVAIS

à la galerie de montréal

(Entretien avec Marie-France O'LEARY)

ce nouveau moyen d'expression?

R.—A cette époque, la concentration que nécessitait un tableau m'était impossible, en effet, je les exécute d'un seul jet tandis que la sculpture exige un travail de préparation artisanal qui était neuf pour moi.

Q.—Et vous avez exposé?

R.—Oui, 25 sculptures de 4 pieds sur 3, en 67, je les considérais comme des maquettes. Dorothy Cameron s'occupait à ce moment-là de sélectionner des sculpteurs pour l'exposition du Centenaire, à Toronto. Elle passa à la Galerie et choisit deux de mes pièces en me demandant s'il m'était possible de les exécuter *grandeur jardin*.

Q.—La fibre de verre vous a semblé le matériau le plus approprié?

R.—En travaillant la pierre artificielle, j'obtenais une surface très blanche et très lisse. Je désirais un matériau avec les mêmes qualités. Or, seule la fibre de verre m'apportait ces propriétés avec une permanence et une souplesse que je n'obtenais pas avec le métal. Une des pièces m'a demandé quatorze semaines d'exécution.

Q.—Quand vous êtes-vous remise à peindre?

R.—Il n'y eut jamais d'arrêt total, j'exécutais toujours des dessins et, l'été dernier, je suis retournée à mon atelier.

Q.—Que représente cette exposition pour vous?

R.—C'est un continuation du travail que je poursuis depuis des années. Aucune rupture entre mes tableaux depuis le début, d'ailleurs, un tableau en appelle un autre.

Q.—Est-il essentiel d'exposer?

R.—Quand un peintre a une série d'oeuvres, il est nécessaire de les montrer. J'ai présentement un ensemble homogène pour deux expositions.

Q.—Quel changement vous semble le plus marquant?

R.—Le dessin est sans doute moins important mais, par contre, je joue avec la transparence des couleurs et l'opacité. J'introduis de nouvelles couleurs qui sont le violet, le vert et le jaune.

Q.—Pour vous, la peinture...?

R.—Est un besoin, un mode de vie.

Q.—Ne croyez-vous pas que le tableau est en voie de disparition du fait de l'introduction de la peinture à l'intérieur de l'industrie?

—Non. Que les artistes travaillent dans l'industrie n'enlève aucune place au tableau qui est objet de contemplation de même que le cinéma n'a pas supplanté le livre.

—L'intérêt vous paraît encore très important?

—Oui. Il n'y a qu'à constater le nombre toujours aussi grand de personnes qui s'inscrivent dans les cours. Le tableau ne peut mourir. Ce n'est pas le nombre mais la qualité qui en assure la valeur.

—Quelle importance lui attribuez-vous dans votre vie?

—Je me suis toujours exprimée par le tableau. Je ne connais point d'autre langage. Cette aventure face au tableau est mon aventure.

—Se consacrer essentiellement à la peinture doit poser des problèmes?

—C'est une question d'organisation. Lui qui canalise son énergie entièrement dans l'œuvre qu'il entreprend a moins de chance d'aboutir à une réalisation que celui qui s'y met de temps en temps. Je ne crois pas aux peintres du dimanche.

—Et la galerie est le lieu propice à la diffusion de l'œuvre?

—Rien n'a été apporté pour rempla-

cer cette formule. Dans un pays aussi vaste que le Canada, la galerie demeure le seul agent de distribution. Le nom d'un peintre s'est toujours fait par la galerie. Il est évident que ce système possède ses lacunes et ses inconvénients mais, entre la galerie et l'isolement total, le peintre n'a pas le choix.

Q.—La jeune peinture... ?

R.—La peinture est une recherche qui permet d'aborder en profondeur un problème donné. Or, les jeunes peintres sont dispersés; c'est un écueil. Exécuter cinquante tableaux est relativement facile mais la difficulté commence au cinquante et unième.

Q.—Que signifie habiter l'Amérique?

R.—On est d'abord un peintre. Le fait d'habiter l'Amérique conditionne toute l'expression. Deux mondes fort différents entre l'Europe où la peinture est nuance et l'Amérique où elle est éclatement.

Pour Lise Gervais, le tableau est le reflet d'une vie intérieure en évolution permanente, l'approfondissement de chaque toile étant la résultante d'une concentration qui se vit au jour le jour, liée à la présence constante des éléments extérieurs et dont le déroulement est le tableau.



Lise GERVAIS à la Galerie de Montréal. (Photo Henry Koro).
Hurlevent. 48 po. sur 48 (122 x 122cm). Galerie de Montréal.
Luna Park. Hauteur: 78 po. (198,15cm). Sculpture exposée à Terre des Hommes.
Semper. 40 po. sur 40 (101,65 x 101,65cm). Galerie de Montréal.

